

Le sol est excellent, fait de glaise parfois trop pure, sans roche, bien arrosée de rivières et de lacs, sans autres côtes que de légères ondulations qui facilitent l'égouttement. Le défrichement est aisé: parfois même on n'a pas à bûcher, comme dans les brûlés La Morandière et Duvernoy, au nord-est d'Amos, où un explorateur a trouvé *des centaines de lots où l'on peut labourer en arrivant, et si le gouvernement veut ouvrir deux chemins d'une douzaine de milles, pour les relier au Transcontinental, nous mettrons des milliers d'acres en culture dès l'an prochain.*¹

La forêt se compose d'épinettes longues et fines, que l'on vend sept piastres la corde sur le char, et dont les souches viennent facilement, les racines n'entrant pas dans la glaise mais s'étalant dessus comme des pattes de canard: on les arrache en les ceinturant d'une simple chaîne tirée par un cheval. Le brûlage des abatis est soumis à des lois strictes, pour prévenir les feux de forêts, mais ça brûle tout de même.

Les *déserts* ne sont pas encore bien grands sur chaque bout de lot; les champs de grain et les troupeaux sont rares. La besogne de l'heure est négative: on supprime la forêt par le défrichement intensif, pour éloigner les chances de conflagration, pour avancer la fonte des neiges et reculer les gelées d'automne, en ouvrant la terre à l'action du soleil, et surtout parce que les pulperies s'arrachent à des prix fous le bois de défrichement, tous ces arbres qu'autrefois on brûlait sur place et qui rapportent aujourd'hui au colon quatre ou cinq mille piastres à grignoter, en attendant les revenus de la terre: on met de l'argent à la banque! Règle générale aussi, les premiers colons sont meilleurs amis de la hache que de la charrue; le recrutement se fait automatiquement chez les hommes de chantiers: ceux qui sont déjà rendus, font monter leurs anciens compagnons, et l'on fait chantier à son compte. Un colon venu des terres rocheuses de Saint-Nérée-de-Bellechasse, envoie dans une enveloppe à son beau-frère de Lowell, une pincée de la belle glaise de son lot. Vite, le Franco-Américain quitte son usine, vient prendre deux lots et prépare l'habitation, où sa famille est venue le rejoindre en juin dernier.

Cette réclame tout individuelle, faite de lettres et de pourparlers sur les perrons d'église, a eu pour effet d'attirer surtout des gens de mêmes régions et de même goûts: de ces mi-cultivateurs, mi-bûcherons des hauts des comtés de Champlain, l'Islet, Bellechasse et Maskinongé.

La seconde vague de colons se recrutera chez les vrais agriculteurs, ceux qui ont de l'argent, des troupeaux, de l'instruction agricole et peu de goût pour le grand bois; cet assaut refoulera plus avant les bûcherons du type Samuel Chapdelaine, qui aiment à *faire de la terre* plutôt que de la culture et qui ont une vocation de précurseur. Un cas typique de cette

¹ Témoignage de M. Alphide Tremblay, de La Tuque, dans la *Presse*, 11 octobre 1917.